

§

L'auteur des *Bestiaires* discute dans **Paris-Soir** d'un vieux problème : « L'amitié sans amour est-elle chose anormale? »

« Entre homme et femme », précise Montherlant.

Il arrive qu'à une époque troublée comme la nôtre on ait à mettre en sécurité des papiers de famille, à communiquer un important secret, etc. Un homme averti se confiera au premier venu, — oui, exactement ; au premier passant rencontré dans la rue, — plutôt qu'à une femme qui l'aime. Il m'arriva, voici plusieurs années, en Afrique, de me dire que dans telles circonstances, je confierais mes manuscrits à une femme qui, depuis des années, me donnait toutes les preuves de l'amitié la plus dévouée.

Or :

Quelque temps passa, et cette femme laissa voir enfin le caractère passionné de son sentiment, qu'elle avait dissimulé jusqu'alors.

Aussi :

De ce moment, il ne fut plus question pour moi de lui rien confier; au contraire, comme je me félicitai de n'avoir pas donné suite à mon projet! Plus tard, je devais m'en féliciter bien plus encore.

En effet :

Un jour vint où celle que j'avais prise pour une amie, et qui n'était qu'une amoureuse, se retournant, me couvrit de crachats.

Ah! l'affreuse aventure!

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Le nouveau régime de l'Opéra-Comique. — Mort de Pierre-Octave Ferroud.

Les quotidiens, durant des semaines, ont tenu cet été la chronique de l'**Opéra-Comique**. Celle-ci, tout à l'image du répertoire, fut tantôt gaie, tantôt triste, et un moment même, on put redouter un dénouement tragique. La démission de M. Gheusi n'a surpris personne; ce qui étonna tout le monde c'est que cette conclusion inévitable et logique ait tant tardé et c'est que les « pouvoirs publics » aient, eux, retardé si longtemps leur intervention pour régler cette affaire qu'eux seuls pouvaient terminer. On sait l'épilogue : M. Jacques Rouché

est maintenant « à titre de mission temporaire », directeur général des Théâtres Lyriques Nationaux, et chargé de l'étude « de toutes les mesures en vue d'assurer leur réorganisation ». Un second décret nommait M. Antoine Mariotte administrateur général de la seconde scène lyrique, et lui adjoignait un comité consultatif composé de douze musiciens, MM. G. Auric, G. Charpentier, R. Hahn, A. Honegger, J. Ibert, Ch. Koechlin, D. Lazarus, D. Milhaud, M. d'Ollone, G. Plerné, A. Roussel, M. Mariotte lui-même étant membre dudit comité qu'il présidera.

Une note, publiée en même temps que ces arrêtés, précisait l'intention du ministre, désireux de « grouper autour des maîtres de la musique classique, les jeunes maîtres de la musique moderne », et indiquait que ces mesures ne constituaient qu'une première étape dans l'œuvre de réorganisation des théâtres nationaux, « consécutive au vote des crédits récemment votés par le Parlement ».

Des mesures de cette sorte — quelque louables qu'en soient les intentions — ne valent que si l'on en confie l'exécution à des hommes compétents et pleins de bonne volonté. Félicitons le ministre — et félicitons-nous — des choix qu'il a faits. Encore que la liste des douze prête à discussion (certaines omissions semblent mal compensées par certaines présences, mais somme toute le choix, pour les trois quarts des noms, est excellent, proportion à laquelle on n'est point habitué, il faut le reconnaître), le comité ne pourra que constater une vérité d'évidence et proposer au ministre la seule solution logique. L'Opéra-Comique dans les conditions actuelles est un théâtre inexploitable. Il l'est pour plusieurs raisons, dont les unes tiennent aux locaux, les autres, d'ordre plus général, ne sont que les conséquences, particulièrement dures pour ce théâtre, de la crise dont souffre actuellement « l'industrie » du spectacle.

L'Opéra-Comique devrait quitter la salle Favart pour n'y jamais revenir. Moderniser cette scène, construite d'une manière absurde, sans dégagements, sans fosse d'orchestre suffisante, cette salle étriquée, mal commode, où plus du tiers des spectateurs risque un torticolis pour apercevoir le plateau, coûterait certainement beaucoup plus cher que de ra-

acheter le Théâtre des Champs-Élysées, un des plus beaux du monde et des mieux agencés, et qui, présentement, tombe doucement en ruines. L'opération est, semble-t-il, aisée, quelles que soient les prétentions des propriétaires. L'objection faite il y a vingt ans n'est plus valable : la foule a pris l'habitude de se porter vers les Champs-Élysées, et l'avenue Montaigne qui paraissait avant la guerre fort loin du centre est maintenant moins excentrique que le Gymnase, la Porte Saint-Martin ou le Châtelet. En tous cas le snobisme, en matière théâtrale est un élément point négligeable, et je crois difficile de ramener le public en une salle dont il n'a que trop bien pris l'habitude de se détourner.

Autre chose : il est certain que les charges nouvelles, conséquence des lois sur le travail et les salaires, rendent la subvention, même augmentée comme elle vient de l'être, insuffisante. Dans un récent article du *Ménestrel*, publié avant le dénouement de la crise, M. Paul Bertrand dénonçait le mal avec netteté et montrait non moins clairement le seul remède : « Avec quelque directeur que ce soit, disait-il, l'Opéra-Comique n'est pas viable avec son statut actuel... Le régime de la simple subvention, comportant comme contre-partie un cahier des charges inapplicables, condamne le directeur au mécénat, ou, en cas d'impossibilité, aux expédients générateurs de catastrophes. » Depuis plusieurs années, l'Opéra-Comique a vécu sous le régime des expédients, et ils ont produit, finalement, la catastrophe. Un tel régime n'est point digne d'un pays comme la France. Quiconque ne ferme pas les yeux volontairement et compare ce qui se passe dans n'importe quel autre pays avec ce que nous voyons (et entendons!) ici, éprouve un sentiment de honte. Certaines représentations de l'Opéra-Comique, l'année dernière, auraient été sifflées par le public de n'importe quel théâtre de province. La cause de ces défaillances est principalement le manque de répétitions, l'insuffisance de travail, c'est-à-dire des économies faites sur des chapitres qui, sous aucun prétexte, ne devraient être diminués. Mieux vaudrait un personnel beaucoup moins nombreux (je sais bien que c'est là encore un point délicat), mais astreint à un travail sérieux et mieux rémunéré. Quoi qu'il en soit, M. Paul Bertrand a mille

fois raison de conclure ainsi l'article que je citais tout à l'heure : « La seule solution, si l'on veut éviter la fermeture de l'Opéra-Comique, consiste en sa transformation, soit en un véritable théâtre d'Etat, soit, ce qui revient à peu près au même, en un théâtre en régie dont l'Etat assurera intégralement le budget, *sans compter sur les recettes*, théâtre possédant une troupe et un personnel stables, ayant à sa tête un intendant ou administrateur de valeur éprouvée, comportant une direction artistique éclairée et éclectique, aussi affranchie de l'esprit de routine que des partis-pris de chapelle et attachant une importance primordiale aux deux questions connexes de la présentation et de la mise en scène. C'est ainsi que l'art lyrique a pu continuer à rayonner en Allemagne et en Italie; c'est ainsi que la Russie lui assure à son tour un prodigieux essor. Alors; au lieu de solliciter, avec des prix de places beaucoup trop élevés, avec des interprétations de hasard et des présentations sordides la présence d'une clientèle à peu près disparue, l'Opéra-Comique contribuera à éveiller à l'art lyrique la masse innombrable des auditeurs populaires... » Rien de plus juste, rien de moins hasardeux que ces conclusions d'un homme mieux placé que quiconque pour donner un avis motivé. Il semble que le Ministre ait partagé ces vues, puisque le supplément de subvention, d'une part, et la nomination d'un Directeur général, d'un Administrateur et d'un comité de gestion, d'autre part, ressemblent fort au régime proposé par M. Paul Bertrand. Mais une mesure complémentaire doit être prise, et c'est de donner à ce régime, jusqu'à nouvel ordre provisoire, un caractère définitif en l'améliorant encore, en définissant avec netteté les pouvoirs et les attributions de chacun afin d'éviter tout conflit, et puis en faisant admettre une vérité qu'on n'a jamais voulu reconnaître; la musique a droit à la vie comme la peinture et la sculpture; elle fait, au même degré que les autres arts, partie du patrimoine intellectuel d'une nation. Il est aussi absurde de prétendre que l'Opéra et l'Opéra-Comique doivent « faire leurs frais » qu'il le serait d'exiger du Louvre et du Luxembourg ou de la Bibliothèque Nationale que ces institutions équilibrent leur budget en ne leur donnant qu'une subvention fort maigre, et récupérée bien au delà

d'une manière hypocrite sous forme d'impôts, taxes, droits des pauvres, etc. Un théâtre lyrique national est un véritable musée, où l'on conserve des chefs-d'œuvre aussi respectables, aussi utiles à la formation intellectuelle d'une élite que la Vénus de Milo et la Joconde. Exige-t-on du directeur des Musées Nationaux qu'il soit un mécène, comme on l'exige du directeur de l'Opéra?

On croirait qu'il suffit d'un peu de bon sens pour répondre à cette question. Il faut croire que non puisqu'elle est posée depuis si longtemps et que ce n'est que d'hier qu'un progrès a été fait vers sa solution.

§

La mort de **Pierre-Octave Ferroud**, victime d'un accident d'automobile en Hongrie, le 17 août, cause une irréparable perte à la musique française. A peine âgé de trente-six ans, Ferroud laisse des œuvres qui comptent parmi les plus originales de ce temps. Je me propose de leur consacrer une prochaine chronique et de mieux marquer que je ne le pourrais faire aujourd'hui les traits de cette figure que nous aurons tant de regret de ne plus voir parmi nous.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Portrait avec modèle. A propos d'un livre d'André Suarès (1). — Ce qui surprend le plus chez cet homme prodigieux, surgi d'un tableau de Vélasquez, ce sont, avec l'abondance intacte du cœur, ses réflexes de jeune homme. Car cette pâleur, encadrée par des cheveux de Christ andalou, cette mouche, ces doigts d'ivoire pianotant sur l'Invisible, rien n'arrive à le vieillir. Il a des indignations qui flambent et, brusquement, le tour espiègle d'un Fantasio qui aurait beaucoup fréquenté les êtres ailés de Shakespeare, dont le rire devient musique. Au milieu d'un andante verbal où sa colère retrouve des accents de la Bible pour flétrir la Bêtise au front de taureau, un soudain scherzo d'allégresse le délivre et soulage son démon.

— On a fait de moi je ne sais quel bonhomme chagrin et

(1) *Portraits sans modèle*. Paris, Grasset, 1935.